YANN DARKO

La LÉGENDE du JARDIN des OMBRES

GALLIMARD JEUNESSE

Yann Darko

La Légende du Jardin des Ombres

Illustrations de Régis Torres

Gallimard Jeunesse

Gallimard Jeunesse

5, rue Gaston Gallimard, 75007 Paris

www.gallimard-jeunesse.fr

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2021, pour le texte et les illustrations

Pour ma mère.
Perchée sur les épaules de Radha,
elle explore pour toujours
le rêve d'une Inde éternelle.

Prologue

Octobre 1880 : le grand départ

Mon père parle fort pour couvrir le fracas du fiacre qui nous emporte à toute allure. Le cheval fonce sur les pavés du boulevard. Dans la voiture, nous sommes tellement secoués que mes fesses rebondissent sur la banquette.

– C'est un endroit maléfique, Milo. Un lieu maudit, dangereux ! Un destin horrible attend ceux qui y pénètrent. Ce site est ensorcelé !

Je n'en crois pas mes oreilles. Mon père, M. Descrières, professeur, archéologue sérieux, rationnel, parlant de malédiction et d'ensorcellement ? Ahurissant !

Depuis qu'il est rentré à Paris, papa m'inquiète. Il y a dix jours, lui et maman sont revenus d'une longue expédition en Inde. Je le trouve nerveux et angoissé. Pourtant, il devrait être heureux. Ils viennent de découvrir les ruines de Chandraliputra, disparue depuis trois mille ans. C'est l'aboutissement de toute une vie de recherches !

– Pourquoi la cité de Chandraliputra est-elle si terrifiante ?

– Oh ! je ne parle pas de la ville en elle-même. Ses ruines sont fascinantes, avec ses avenues peuplées de statues étranges, ses temples mystérieux, enfouis sous la végétation, et ses habitations endormies depuis des millénaires. Bien sûr, on y croise des serpents, il faut se méfier des fauves, d'un crocodile à l'affût… Sans oublier les insectes assoiffés de sang d'archéologue ! Mais rien d'exceptionnellement dangereux. C'est la jungle, après tout.

Je frissonne en imaginant mon père et ma mère, casqués et le fusil à l'épaule, marchant parmi ces périls comme si c'était une promenade.

– Alors, de quel lieu maléfique parles-tu ?

– Du jardin des Ombres. Il est situé au cœur de la cité de Chandraliputra. L'antre de la mort, un traquenard abominable ! Et cependant… c'est la plus belle de toutes mes découvertes. Un cauchemar déguisé en rêve. Personne ne doit plus jamais y pénétrer. Tu m'entends ? Jamais ! Dieu merci, j'ai pris les mesures nécessaires pour empêcher quiconque d'y remettre les pieds.

À l'extérieur, le cocher se fâche contre son cheval. La bête est anormalement excitée, il peine à la maîtriser. Elle veut galoper au lieu de trotter. De plus, elle parcourt la chaussée en zigzag. Mon père jette un coup d'œil inquiet par la fenêtre du fiacre, enguirlande le conducteur, et rattrape de justesse son haut-de-forme qui manque de s'envoler. Puis il revient face à moi. Sa barbe ébouriffée par le vent lui donne un air comique.

– Papa, tu ne sembles pas dans ton état normal.

– Je ne le suis pas ! Comment le serais-je, après ce que j'ai découvert ?

Son regard se perd dans le vide.

– Mais qu'est donc ce jardin des Ombres ? Qu'a-t-il de si terrifiant ?

Mon père hoche la tête négativement.

– Tu me prendrais pour un fou, si je te le disais. Tout comme mes collègues, qui me chasseraient de l'Académie si je leur en parlais. Moi-même, avant cette expédition, j'aurais traité de cinglé quiconque m'aurait raconté une telle histoire.

– Mais moi, je suis ton fils. Je te fais confiance. Tu es un peu farfelu, ça oui, mais pas fou. Je te croirai, tu sais.

Nous restons silencieux un moment, ballottés comme des pantins sur nos sièges. Soudain, mon père se décide.

– Regarde, Milo.

Il dénoue son nœud papillon, puis déboutonne son plastron, car il est en habit pour la conférence qu'il va donner à l'Académie. C'est là que nous nous rendons. Maman y est déjà, occupée à mettre en place cartes et plans de leur expédition pour illustrer l'exposé.

Après le plastron vient la chemise. Mon père la soulève et révèle son thorax. Je pousse une exclamation épouvantée. Quatre vilains sillons parallèles lacèrent son torse, depuis l'épaule jusqu'au ventre. La blessure rosâtre est à peine cicatrisée.

– C'est un tigre qui t'a fait ça ?

– Non, Milo. Ça n'était pas un fauve.

– C'est profond ?

– Suffisamment pour m'avoir raclé les côtes.

– On dirait un grand coup de griffes !

– C'en est un. J'ai eu beaucoup de chance de ne pas être réduit en charpie.

– Mais ? Tu dis que ça n'est pas un fauve qui t'a fait ça.

– En effet. Ça n'était pas un animal.

– Qu'est-ce qui a des griffes et qui n'est pas une bête ?

Mon père ne répond pas et rajuste ses vêtements. Puis il attrape sa sacoche dans le filet au-dessus de nos têtes. Il en tire un beau livre, à couverture rouge et doré, qu'il me tend avec un air mystérieux. Je grimace, car le titre n'est pas en français : *Folk-Tales of Bengal, by Dal Behari Lay.*

– Tiens, Milo. Pour toi. C'est un recueil d'anciennes légendes du Bengale, une région de l'Inde pleine de mystères. Lis-le, et tu en sauras autant que moi sur le jardin des Ombres et les dangers qu'il recèle.

– Mais… c'est écrit en *j'sais-pas-quoi* !

– C'est de l'anglais. Ces textes n'ont pas été traduits en français. Mlle Alicia t'aidera à les lire. Ça fera d'excellents exercices pour les leçons qu'elle te donne.

Mlle Alicia est la secrétaire de papa. Elle classe sa documentation, organise ses collection, et met au propre ses rapports d'expédition. Son travail consiste également à s'occuper de moi, quand mes parents sont en voyage. C'est-à-dire la moitié du temps. Je l'adore, Mlle Alicia ! Un peu excentrique, mais c'est la plus cultivée des personnes que j'aie jamais rencontrées. Mon père affirme qu'elle connaît mille fois plus de choses que lui. Elle sait tout sur tout !

Incollable sur n'importe quel sujet. En plus, sa science ne l'empêche pas d'être rigolote. Je ne m'ennuie jamais avec elle.

Hélas ! elle s'est mis en tête de me rendre savant, moi aussi. Résultat, le soir comme le dimanche, elle me fait l'école à domicile. J'ai droit à des leçons particulières, tandis que les garçons de mon âge profitent de leur temps libre pour s'amuser.

Nous débouchons sur la place de la Madeleine, où trône une église qui ressemble à un temple antique. Notre cocher se donne un mal fou pour tourner dans la rue Royale, en direction de la Seine. Le cheval n'en fait qu'à sa tête. Il résiste à son maître et provoque un concert d'injures chez les piétons, qui bondissent pour éviter de se faire écraser. Je m'exclame :

– Il est malade, ce cheval !

– Lui ou le cocher, l'un des deux a dû boire un coup de trop ! plaisante mon père.

Je n'ai pas envie de rire. La vision des vilaines blessures à son torse me poursuit.

– Papa, comment tu t'es arrangé pour que personne ne retourne dans ce jardin des Ombres ?

– D'abord, j'ai mis sept mille kilomètres entre les deux clefs qui permettent d'y accéder. Ensuite, un labyrinthe truffé de pièges entoure l'endroit. Même si quelqu'un parvenait à rassembler les clefs, il lui serait impossible de traverser ce dédale.

– Pourquoi pas ? Toi et maman, vous y êtes bien arrivés.

– J'avais découvert le plan, tracé par l'architecte du labyrinthe il y a trois mille ans. Il désignait l'emplacement des pièges et nous a permis d'atteindre le jardin des Ombres. Cet unique plan, je l'ai ensuite détruit. Personne ne pourra plus jamais suivre nos traces. Le parcours est si compliqué que ta mère ou moi ne saurions le reproduire de mémoire.

– Bah ! qui serait assez fou pour vouloir se rendre dans un endroit aussi dangereux que tu le dis ? Moi, on ne m'y prendra jamais.

Mon père réfléchit un instant, faisant plisser les rides au coin de ses yeux, puis se décide. À nouveau, sa main fouille dans la sacoche. Il en ressort un objet sphérique, rouge et translucide, qu'il élève devant mon visage. C'est une magnifique pierre précieuse, peut-être un rubis, taillée en forme de petite pomme ou de prune. Elle capture la lumière, renvoyant des reflets semblables aux lueurs du soleil couchant. Son regard plongé dans le joyau, papa dit d'un ton lugubre :

– Il y a des trésors pour lesquels les hommes risqueraient cent fois leur vie, mon petit Milo. Et mille fois celle des autres.

Nous traversons comme un bolide la place de la Concorde, au son des « Ho ! ho ! » que le cocher pousse vainement pour ralentir sa bête. Les berges de la Seine apparaissent, et notre fiacre déboule sur le pont en faisant fuir les passants. Nous franchissons trop brutalement le dénivelé. La secousse me propulse hors de mon siège, droit sur les genoux de mon père. La pierre précieuse lui échappe des doigts et disparaît sous le siège. Je me précipite pour la ramasser. Et puis, soudain, tout va très vite.

Les embardées du cheval surexcité font rouler le joyau sur le sol. Je ne parviens pas à l'attraper. Mon père s'inquiète plutôt de l'allure folle à laquelle nous traversons le pont :

– Mais il va nous ficher à l'eau, cet imbécile !

Il m'empoigne, ordonne d'oublier la pierre précieuse, me ramène sur le siège et me serre contre lui. J'ai peur. Le cheval s'est emballé.

Tout à coup, juste au milieu du pont, une série de détonations se font entendre. Des coups de revolver ? Des pétards ? Je ne sais pas. Elles effrayent le cheval qui se cabre en hennissant. Le fiacre bascule et nous renverse de nos sièges. Aussitôt, deux autres coups éclatent, toujours très proches, et la bête panique davantage encore. Elle fait un violent écart, brisant l'un des brancards qui cède dans un craquement puissant. Le temps d'un instant, j'aperçois par la fenêtre l'œil terrifié du cheval qui s'échappe sur le côté, partiellement dételé. Il saute par-dessus le parapet. Il bondit dans le vide ! Mon père pousse un cri désespéré. Moi, je me blottis contre lui. La bête nous entraîne dans sa chute.

Comme paralysé, j'ai l'impression que tout se déroule au ralenti. Notre voiture, renversée sur le flanc, glisse en raclant les pavés, emportée par le poids du cheval suspendu dans le vide. Le parapet cède. Alors, comme dans un cauchemar, le fiacre plonge lourdement dans les airs vers le fleuve. Nous chutons à toute vitesse. Papa s'empare de moi en s'écriant :

– Sauve-toi de là !

Il m'empoigne et me presse contre la vitre arrière, qui

éclate en morceaux. Elle est étroite, mais il pousse puissamment pour me faire passer au travers. Mille éclats de verre me transpercent la peau, mille fragments me lacèrent au passage. Je me retrouve à l'extérieur du fiacre. Mais papa reste prisonnier à l'intérieur.

À un mètre sous moi, cheval et voiture rencontrent la surface verdâtre du fleuve. Ils s'y engouffrent et disparaissent dans une gerbe gigantesque. Une seconde plus tard, les eaux troubles s'emparent également de moi. Immédiatement, je suis glacé. Saisi, avalé par l'obscurité épaisse. Oh ! quelle terreur ! Il n'y a plus d'en haut, il n'y a plus d'en bas. Tout est noir, tout est clos. Je me noie !

Je lutte frénétiquement contre l'élément qui m'engloutit. L'épuisement me gagne de seconde en seconde, les forces m'abandonnent. Finalement, à bout de souffle, à bout d'espoir, prisonnier de mes vêtements gorgés d'eau, j'ouvre la bouche pour crier. Les eaux l'envahissent. Ma gorge se révolte. Mes poumons sont saisis par le froid.

Et puis plus rien.

Pendant un long moment, je reste dans les ténèbres. Une obscurité impénétrable a absorbé l'univers. Je ne ressens aucune crainte. Au contraire ! Je me sens bien. Paisible. Léger, même. Libéré. Comme si l'on avait balayé les souffrances et les soucis qui m'habitaient quand j'étais… en vie. Suis-je mort ? Comme c'est étrange ! Je ne me suis jamais senti aussi vivant qu'en ce moment. Comme si l'existence, jusqu'à maintenant, n'était qu'un vague rêve dont je viens de m'éveiller.

Soudain, un son puissant approche et s'en va, tel un coup de vent. Aussitôt, la lumière éclate partout et le monde réapparaît. Mais un monde éblouissant, plus détaillé, plus vibrant qu'auparavant. Mes sens sont décuplés ! Je peux tout distinguer, ce qui est proche comme ce qui est loin, avec une précision hallucinante. Les eaux du fleuve, pourtant boueuses, sont devenues claires et lumineuses. Tout baigne dans une clarté superbe. Les poissons glissent en resplendissant, étincelant de mille couleurs, comme des êtres féeriques. Et il me semble deviner leurs pensées.

– Milo.

Cette voix n'est pas une voix. Cette voix est une pensée. Je la perçois et je la reconnais. Une pensée de mon père.

– Milo.

– Papa ?

Au fond du fleuve, le fiacre immobile est couché sur la vase. Dedans, un corps sans vie est enfermé, la main crispée sur la poignée de la portière. Celui de mon père. Mais je n'éprouve aucune tristesse. Car son esprit flotte vers moi, silhouette grise et rayonnante, aux contours comme tracés par un crayon de lumière.

En dessous de nous, le corps du cheval reste prisonnier de son harnais. Il s'en détache une silhouette chevaline, fantomatique et radieuse, qui lentement nous rejoint.

– Papa, nous sommes morts ?

– La chenille qui devient papillon est-elle morte ? Viens, mon fils.

Il sourit et me prend par la main. Nous nous élevons vers la surface. Là, le corps d'un petit garçon immobile flotte

entre deux eaux. Les pans de sa jaquette dansent comme des algues. Je reconnais ce vêtement, c'est mon habit du dimanche. Et ce sont mes cheveux, que le clapot colle contre les joues livides. Mais je n'éprouve aucune tristesse. Je n'ai plus besoin de ce corps, car j'existe encore.

– Viens, Milo. Viens.

Papa m'entraîne et nous traversons la surface du fleuve, sans provoquer le moindre remous. Nous nous élevons, légers, poussés vers le ciel comme des bulles qui s'envolent. Tout en me laissant porter en direction des nuages, j'observe l'agitation sur les quais. Des barques secourables filent à toute allure vers le point où le fiacre est englouti. Une des embarcations a repêché le corps sans vie du petit garçon remonté à la surface. Mon corps. On le ramène et le dépose sur la rive.

Partout, les badauds affluent et s'agitent comme des fourmis. Notre cocher, qui a sauté de son banc juste avant l'accident, est encore tout affolé.

Soudain, mon père pointe un doigt translucide vers le pont d'où nous sommes tombés. Il m'indique, sous l'une des arches, un individu qui se cache dans l'ombre. C'est un petit homme trapu comme un gorille. Sa mâchoire anguleuse se prolonge par un gros menton carré. Il porte un costume de tweed et un chapeau melon emboîté jusqu'à ses gros sourcils.

La voix de mon père me parvient en pensée :

– Regarde sous son gilet.

Je découvre qu'il m'est possible de voir à travers les objets. Mon regard peut traverser la matière, il me suffit de le

vouloir ! Amusant : c'est moi le fantôme, mais c'est le monde des vivants qui est maintenant transparent.

Sous sa veste, dans une gaine de cuir, l'inconnu dissimule un revolver. C'est sûrement lui qui a effrayé notre cheval avec des coups de feu ! Qui est cet homme ? Une aura maléfique, un halo sombre et grouillant enveloppe sa silhouette.

– Milo, vois qui nous rejoint.

Un autre esprit vient de sortir des flots. C'est le cheval, dans son apparence fantomatique, qui nous rejoint en trottant doucement dans les airs. Ses émotions nous parviennent. Comme nous, il est à la fois surpris et serein.

Tout à coup, le ciel s'anime au-dessus de nous trois. Un large tunnel vient de s'y ouvrir. Ses parois sont piquetées d'étoiles, et il tourbillonne avec lenteur. Tout au bout, presque à l'infini, un petit point de lumière brille comme mille soleils. Il nous attire irrésistiblement ! Poussés par une force invisible, nous nous élevons vers son entrée.

Notre ascension s'accélère. En dessous, les toits gris de Paris rétrécissent, la Seine ressemble à un grand serpent vert. Bientôt, nous sommes plus haut que les nuages, à la frontière du ciel et de la nuit.

Le tunnel s'ouvre à nous, comme une route à travers l'espace. Nous allons partir. Soudain, une pensée éclate dans mon esprit :

– Pauvre maman !

Mon père sourit, me regarde sans rien dire. Ses cheveux lumineux ondulent dans un vent invisible. Il a compris.

– Maman. Elle a besoin de nous !

Mon père hoche la tête, faisant jouer l'éclat des étoiles dans la transparence de ses traits. J'ai l'impression qu'il disparaît un peu plus d'instant en instant. Il se tourne vers la lumière lointaine, comme s'il posait une question, puis semble avoir reçu une réponse

– Oui, Milo. Ta mère a besoin de toi. Pour moi, il n'y a plus de retour possible. Mais toi, va, mon garçon, va. Ta vie n'est pas finie. Tu as encore beaucoup à faire. Va, retrouve ta maman. Protège-la, Milo. Protège-la !

– Papa !

Il pose tendrement sa main, presque invisible, sur moi. Puis il enfourche le cheval, dont les contours se fondent dans le ciel. Comme une comète, ils s'engouffrent dans le tunnel, et filent vers la lumière tout au loin. Leur silhouette diminue et se confond avec les étoiles éparpillées jusqu'à l'infini.

Alors, une force irrésistible, comme une main géante, s'empare de moi et tire en arrière ! À toute vitesse, je tombe vers les nuages, vers les toits gris, vers le quai de la Seine. Puis vers ce petit garçon inanimé étendu sur le pavé, à la chemise trempée pleine de sang, que l'on s'efforce de ramener à la vie.

Je reviens dans mon corps en inspirant avec violence. La sensation est celle d'enfiler un costume mille fois trop étroit. J'ouvre les yeux. La lumière du jour me semble brutale. Une douleur terrible me vrille la poitrine. J'ai mal, j'ai froid. Autour de moi, des cris de joie éclatent :

– Il vit. Il revient à lui. Il est sauvé !

Une femme fend la foule de badauds et se jette sur moi. C'est maman, elle est à bout de souffle. Elle me serre dans ses bras en pleurant. Puis, soudain, elle relève la tête vers l'homme qui m'a ranimé et demande :

– Mon mari, où est-il ?

Le monsieur se mord les lèvres, puis pointe le doigt vers les eaux du fleuve. Je fais non de la tête, ils me regardent. Péniblement, je lève le bras pour leur montrer le ciel.

Chapitre 1

Le mariage de maman

– Nous sommes assemblés autour de cet homme et de cette femme qui vont s'unir devant Dieu par les liens sacrés du mariage.

L'église, presque déserte, résonne de la voix du prêtre. Devant lui, les mariés se tiennent au garde-à-vous. Maman, élégante dans sa robe grise, la main dans la main de son étrange fiancé, écoute sagement sans afficher d'émotion. L'assistance, dont je fais partie, ne remplit même pas le premier rang. C'est que l'usage exige qu'une veuve se remarie discrètement, en petit comité. Tant mieux ! Je serais encore plus triste si ces épousailles avaient l'air d'une fête.

Assise à côté de moi, Mlle Alicia ronge son frein. La colère empourpre son joli visage arrondi. De fines rides plissent au coin de ses grands yeux gris. Dans ses cheveux blonds ramenés en chignon, quelques fils d'argent scintillent à la lumière des vitraux. Elle aussi, le mariage de

maman la révolte ! D'ailleurs, si ce n'était pour m'accompagner, Mlle Alicia serait restée à la maison avec ses vieux bouquins, les seuls amis que je lui connaisse. Mais, depuis mon accident, il y a déjà un an, elle ne me quitte jamais. Professeur, infirmière, camarade, confidente… Elle est devenue mon ange gardien à temps complet. Comme une seconde maman, Mlle Alicia s'est rapprochée de moi au cours de l'année passée, tandis que ma vraie mère se détachait progressivement de son petit garçon.

La cause de cet éloignement ? Cet homme qu'elle épouse ! Cet étranger à l'allure de croque-mort ! Depuis qu'il est entré dans notre vie, maman est comme envoûtée. Elle ne voit plus que lui ! Ne jure plus que par lui ! À croire qu'elle n'aime plus que lui. Elle est bien la seule à l'apprécier, d'ailleurs. Moi, je déteste tout chez ce monsieur, jusqu'à son nom : Alec Blackfell. On l'appelle « docteur ». Non, il n'est pas médecin. C'est un indianiste et archéologue spécialiste de l'Inde comme l'était papa. Mais ce Dr Blackfell est anglais, et dans son pays on appelle ainsi les savants.

Le prêtre, après un discours soporifique, se tourne vers le Dr Blackfell et pose la question rituelle :

– Voulez-vous prendre pour légitime épouse Irène, ici présente ?

Je préférerais qu'il appelle maman « Mme Descrières », plutôt que par son prénom. C'est comme si l'on gommait toute trace de mon père.

– *I do. Sorry…* Je veux dire : oui.

Le Dr Blackfell parle bien français, mais avec un fort accent *british*. Pour son mariage, il est vêtu comme

toujours : habit princier à grand col, avec une queue de pie lui tombant derrière les genoux. À son cou de vautour, il noue un nœud papillon noir, volumineux. Cet accessoire est peut-être élégant dans son pays, mais il lui donne l'air farfelu à Paris.

C'est un homme qui a la cinquantaine. Maigre et très grand, il vous regarde de haut comme s'il ne pouvait ni s'incliner ni baisser la tête. Son visage émacié est encadré de rouflaquettes grisonnantes qui mangent ses joues creuses. Sous ses lèvres dédaigneuses, une barbichette lui donne un je-ne-sais-quoi de diabolique. Ajoutez à ce portrait une bague rutilante à chaque doigt, une canne de bois rouge à gros pommeau d'ivoire et un chapeau haut de forme évasé au sommet. Voici le personnage le plus bizarre que j'aie jamais rencontré. Et, surtout, le plus inquiétant.

Le prêtre se tourne vers maman :

– Voulez-vous prendre pour légitime époux Alec, ici présent ?

– Oh, oui !

Mon cœur s'effondre. Maman a répondu avec un tel élan, une telle passion ! Comment est-ce possible ? Il y a plusieurs mois, quand le Dr Blackfell s'est présenté à la maison, elle a été la première à le trouver détestable. Il voulait acheter des antiquités de la collection de papa, et elle l'a envoyé promener. Mais il est revenu régulièrement à la charge, armé de fleurs et de flatteries, et peu à peu maman s'est mise à changer d'attitude. C'est incroyable, elle est devenue peu à peu folle de lui. Elle en a oublié jusqu'à son deuil, et les mauvaises langues de la bonne société se sont déchaînées contre

elle. Ses amis lui ont tourné le dos, mais maman ne s'en est pas souciée. Elle ne vivait plus que pour les visites quotidiennes de l'Anglais.

La cérémonie touche à sa fin. Le prêtre prononce une formule latine et s'apprête à tendre leurs anneaux aux mariés. Mais soudain, Mlle Alicia bondit sur ses pieds et l'interrompt en s'exclamant :

– Permettez !

Les sourcils froncés, elle se dirige au pas de charge vers le prêtre tout surpris. Elle se campe devant lui, les poings sur les hanches. Le pauvre curé, effrayé, a un mouvement de recul. Mlle Alicia le sermonne :

– Où avez-vous appris votre métier ? Prêtre de carnaval !

– Ma… ma… madame, je vous demande pardon ?

– D'abord, je suis demoiselle. Ensuite, vous avez raison de demander pardon. Ignorant !

Le malheureux bégaye et ses mains se mettent à trembloter, faisant sautiller les alliances dans sa paume. C'est que Mlle Alicia possède une autorité naturelle qui ferait mettre un général au garde-à-vous.

– Mais qu… qu'ai-je donc fait de mal ?

– Vous avez commis un crime impardonnable !

– Moi ? Un crime ?

Le malheureux manque d'en tomber à la renverse.

– Oui, monsieur l'abbé ! Un crime contre le latin !

Le marié reste impassible, exemple parfait du flegme britannique. Maman, les yeux dans le vague, sourit comme si

de rien n'était. Quant aux deux témoins, un employé de l'ambassade pour le Dr Blackfell, une lointaine cousine pour ma mère, ils roulent des yeux effarés. Moi, je ris sous cape. C'est mon premier moment de bonne humeur depuis longtemps. Mlle Alicia a un défaut qui la rend insupportable, mais qui me fait toujours bien rigoler : elle, qui a accumulé sous son chignon plus de connaissances qu'une encyclopédie, ne supporte pas l'ignorance chez les autres. Dès que quelqu'un commet une erreur, elle intervient et lui fait la leçon. Peu importe le lieu, la personne, peu importe le sujet, elle réprimande et elle corrige. Mlle Alicia, c'est l'institutrice de toute l'humanité !

– Répétez un peu ce que vous venez de dire.

– *Ego conjungo vos in matrimonia…*

– Assez ! Massacreur de déclinaison ! Donnez-moi ça et écoutez !

Mlle Alicia lui arrache les alliances, pousse le prêtre pour prendre sa place face aux mariés, et se met en devoir de lui montrer comment procéder.

– *Ego conjungo vos in matrimonium…*

Elle insiste sur le « …*nium* », avec un regard meurtrier pour le prêtre. Puis, emportée par son élan, elle continue la cérémonie à sa place.

– … *In nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti…*

Le spectacle de Mlle Alicia imitant un curé me fait rire de façon incontrôlable. Mais l'euphorie ne dure qu'un instant. Car les secousses déclenchent une douleur aiguë dans mon torse, qui me pique comme une aiguille, au-dessus du sternum. Après l'accident, le chirurgien a dû m'opérer

plusieurs fois pour retirer les éclats de verre logés dans ma poitrine. J'en avais été criblé, lorsque mon père m'avait poussé à travers la fenêtre du fiacre pour me sauver. À présent, tous les fragments ont été retirés. Néanmoins, une douleur est restée en profondeur. Je n'en dis rien à Mlle Alicia. Elle se fait déjà trop de souci pour moi.

Agacé, le Dr Blackfell élève sa lourde canne et en frappe les dalles. Le choc du bout ferré fait écho sous les voûtes de l'église.

– *Miss Alicia*, j'admire votre érudition beaucoup. Mais veuillez regagner le banc et clouer votre joli bec pendant la cérémonie. *Please !*

La remontrance est courtoise, mais menaçante. Il en faudrait davantage pour impressionner ma préceptrice. Elle toise un instant l'Anglais par-dessus son lorgnon, rend négligemment les anneaux au curé, et revient dignement s'asseoir à côté de moi. Puis elle se penche à mon oreille et dit :

– Saperlotte ! Ce mariage est une farce ! Ta mère n'est pas dans son état normal. J'étais juste en face d'elle, son regard restait fixe, comme si elle ne me voyait pas. J'aurais pu danser la valse avec le curé qu'elle n'aurait pas plus réagi.

– La docilité de maman est incompréhensible. Que peut-on faire, mademoiselle ?

Mlle Alicia secoue la tête, contrariée, ce qui fait glisser son lorgnon vers le bout de son nez.

– Rien pour l'instant, mon petit Milo. Mais restons vigilants.

Mlle Alicia me prend la main, nous sortons de l'église les derniers. Dehors, un coupé à carrosserie vernie, tiré par un cheval racé, emporte les mariés en direction de notre maison. Le Dr Blackfell est pressé. Lui et maman doivent achever les préparatifs de leur voyage de noces. Mon nouveau beau-père va emmener maman à Londres, pour lui faire découvrir sa ville. Bien sûr, il n'a jamais été question que je fasse partie du voyage.

Mlle Alicia tire un mouchoir de sa manche et m'essuie la joue.

– Ne pleure pas, mon bonhomme.

– Le plus triste, c'est quand il a passé l'anneau au doigt de maman, par-dessus l'alliance de papa. C'était comme un sacrilège !

– C'est la coutume. Une veuve qui se remarie garde au doigt son alliance. Celle du nouvel époux s'ajoute par-dessus. Lugubre collection, hein ?

Ma préceptrice ramasse une petite fleur tombée du bouquet de la mariée. Elle la met à sa poitrine dans la broche qui y est piquée, et a la forme d'un vase miniature. Ce bijou ne la quitte jamais. Chaque matin, elle y place une fleur fraîche pour parachever sa toilette.

– Allons, Milo, rentrons à la maison.

Mlle Alicia hèle un fiacre. Il nous conduit chez nous, dans un coin de verdure à la limite de Paris, où habite également Mlle Alicia depuis la mort de papa. Avant, elle logeait en appartement et venait travailler la journée chez mes parents. Mais, depuis ma convalescence, elle s'est installée chez nous pour veiller sur moi, et aussi pour me faire

la classe à domicile. Car mon retour à l'école n'est prévu que pour la rentrée prochaine.

Le véhicule traverse le petit parc et nous laisse devant l'escalier de pierre menant à la porte d'entrée. Des malles et des cartons à chapeau encombrent le vestibule. Ma mère, aidée du domestique, prépare ses bagages pour son départ demain matin.

– Maman ? Est-ce que tout va bien ?

– Oh, mon petit chéri, oui, oui, oui. Maman est enchantée. Et toi, n'es-tu pas heureux d'avoir un nouveau papa ? C'est un homme formidable, tu sais.

Heureux ? Comment peut-elle poser une question aussi absurde ? Alors que la disparition de mon père est encore si proche ! Après cette année de souffrance et de tristesse ! Ma parole, maman est vraiment devenue folle. Je roule des yeux horrifiés vers Mlle Alicia. Elle hoche tristement la tête et m'accompagne à l'étage pour que je me change.

Afin de chasser mes soucis, je me plonge tout l'après-midi dans un livre de Jules Verne, rempli d'aventures et de voyages. C'est un des derniers cadeaux de mon père et je le relis souvent. Mais j'aimerais mieux avoir entre les mains ce recueil de contes du Bengale qu'il m'avait donné lors de nos derniers instants passés ensemble. Hélas ! l'ouvrage est au fond de la Seine, avec le fabuleux joyau qui brille maintenant pour les poissons. Mlle Alicia a écumé les librairies pour m'en trouver un exemplaire. En vain. Un livre en anglais et dont je n'ai pas retenu le nom de l'auteur, pensez donc…

Le soir venu, le Dr Blackfell emmène maman au restaurant. Mlle Alicia et moi soupons à la cuisine, parmi les casseroles rutilantes et la porcelaine entassée, avec la cuisinière et le domestique, qui sont de vrais amis. Puis je monte me coucher. Ma préceptrice me borde, sans manquer de lire à haute voix une leçon de grammaire avant de souffler la bougie.

Le sommeil m'engloutit comme une vague. J'en suis tiré un peu plus tard, quand rentrent ma mère et son mari. Mal réveillé, je les entends se dire bonsoir et aller chacun dans sa chambre. Papa dormait toujours avec maman. Ce Dr Blackfell occupe une chambre d'amis depuis qu'il séjourne à la maison. Je suis soulagé que le mariage ne change pas cette habitude.

La pendule du salon égrène onze coups. Je me rendors. Minuit sonne, je me réveille à nouveau : une envie pressante, due à la tisane que j'ai bue avant de me coucher. Je me lève donc, me mets à quatre pattes pour tirer le pot de chambre rangé sous mon lit. C'est dans cette position, au ras du sol, que je perçois des bruits inquiétants à travers le parquet. Des pas feutrés, des craquements, une porte qui grince… J'en perds mon envie de faire pipi ! Il se passe quelque chose d'anormal. Car sous ma chambre se trouve le bureau de mon père et son petit musée attenant. Depuis sa mort, la porte en est toujours fermée à clef. Même moi, qui avais l'habitude de rêver au milieu des objets anciens, je n'y ai pas pénétré depuis l'accident.

J'enfile mes chaussons et passe un gilet sur ma chemise de nuit. Puis, un bougeoir à la main, je sors prudemment

la tête dans le couloir. Tout est calme. La maison semble assoupie. À pas de loup, je passe devant les chambres de Mlle Alicia et de maman, pour gagner l'escalier. Alors, rassemblant tout mon courage, je descends jusqu'au rez-de-chaussée.

En bas, la clarté lunaire pénètre par les vitres du salon. Je souffle la chandelle. Ma main tremblante fait couler la cire brûlante sur mes doigts. J'ai peur. La porte à double battant du bureau de mon père est entrouverte ! De l'autre côté, on a fait de la lumière. J'approche lentement, le tapis étouffant mes pas. Puis, dans l'obscurité, je me plaque contre le mur pour risquer un œil par l'entrebâillement. Mon cœur cogne si fort que ses battements me font mal.

Mon imagination galope. J'ai le pressentiment irrationnel que je vais y voir mon père… Mais pas du tout ! Celui que je découvre, dans le halo d'une lampe à pétrole, n'a rien d'un revenant : c'est le Dr Blackfell. Un trousseau de clefs à la main, il ouvre chaque meuble de la pièce pour le fouiller. Son visage affiche cette expression maléfique que j'ai déjà surprise chez lui, quand il pense que personne ne le regarde. Le sourcil froncé, il ne semble pas trouver ce qu'il cherche.

Finalement, l'Anglais se dirige vers le bureau en acajou pour en déverrouiller les tiroirs. Ma parole, il a toutes les clefs de mon père ! Il farfouille un moment, jusqu'à en sortir un carnet à couverture toilée. Son visage s'illumine.

– *Got you, blasted diary !*

Ça lui a échappé. Il se raidit et tend l'oreille pour s'assurer qu'il n'a pas donné l'alarme. Puis, rassuré, il se met à

parcourir les pages, hochant la tête avec satisfaction. Blotti derrière la porte, je l'observe en retenant mon souffle, de peur qu'il m'entende respirer. La maison est silencieuse comme un tombeau.

Le Dr Blackfell s'approche du poêle et y enfourne une pelletée de charbon sur du papier journal. Il enflamme le tout avec sa lampe. Quand le feu a pris, il y jette le carnet qu'il vient de voler et le regarde s'embraser. Enfin, satisfait, il rejoint la porte qui mène au musée, l'ouvre avec son trousseau et disparaît de l'autre côté.

Je me précipite vers le poêle. Dedans, les flammes dévorent avidement le carnet. Si seulement j'avais de l'eau sous la main !

Soudain, il me vient cette idée farfelue : je n'ai pas d'eau, mais… j'ai toujours envie de faire pipi ! En priant pour que le Dr Blackfell ne réapparaisse pas, je me mets à arroser le feu avec le contenu de ma vessie. Pas très élégant, mais efficace ! Je referme le poêle en espérant que ce geste désespéré a sauvé le carnet, au moins partiellement. Je reviendrai voir plus tard. Pour l'instant, il s'agit de savoir ce que l'Anglais trafique parmi les précieuses collections de papa.

Je regarde par le trou de la serrure ; il fait trop sombre dans le musée pour distinguer quelque chose. Alors, les sens en alerte, je tourne lentement la poignée et me faufile à l'intérieur. Aussitôt, une silhouette menaçante se dresse dans l'ombre, juste à ma gauche ! Sa gueule immense s'ouvre sur des crocs acérés, à quelques centimètres de mon épaule. La créature, couronnée d'une guirlande de

têtes de mort, semble prête à me dévorer. Ses yeux exorbités fixent le néant. Ouf ! c'est une statue. Elle a manqué de me faire hurler. Papa et maman l'ont rapportée l'an dernier, je l'avais oubliée. Quelle horreur, ce monstre de bois !

Mes parents ont rapporté tant d'objets de leur dernière expédition que la plupart n'ont jamais été déballés. C'est justement aux caisses où ils sont que le Dr Blackfell s'intéresse. Penché dessus, armé de tenailles, il retire les clous et soulève les couvercles. La paille qui en protège le contenu vole autour de lui et jonche le parquet. Il fouille avec frénésie. Sa lampe, posée sur une étagère entre une tête réduite et un crâne édenté, projette son ombre sur les vitrines garnies d'armes et de bijoux anciens. Je m'approche pour mieux l'observer, sans quitter l'ombre, jusqu'à trouver refuge derrière une armure.

Soudain, le Dr Blackfell laisse échapper un petit cri de victoire. Il s'est emparé d'un objet métallique étrange, une sorte de sceptre, dont les extrémités ovales et ouvragées rappellent un peu de gros boutons de fleur. On dirait de l'argent. L'Anglais le brandit devant lui, exultant de joie, et l'examine à la lumière. Puis, en jetant un regard circonspect autour de lui, il le glisse dans la doublure de sa longue veste. C'est plus fort que moi, oubliant toute prudence je m'écrie :

– Voleur !

Le Dr Blackfell s'immobilise. Avant de faire soudainement volte-face et de s'avancer vers moi. La lumière de la lampe découpe son profil anguleux, ses yeux brillent sous l'ombre de son chapeau. Trouvant le courage de

sortir de ma cachette, je déglutis péniblement avant de l'affronter.

– Que faites-vous dans le musée de mon père ?

– Moi ? Mais je ne suis pas ici, mon petit Émile.

Tout le monde me surnomme Milo, sauf lui, qui tient à m'appeler par mon prénom.

– Qu'est-ce que vous racontez ? Bien sûr que vous êtes là, et vous venez de voler quelque chose !

– Pas du tout, *my boy*. Je ne suis pas ici. Et toi non plus, tu n'y es pas.

Qu'est-ce qu'il raconte ? Je commence à avoir très peur. L'Anglais s'avance jusqu'à moi, s'arrête et s'accroupit pour me regarder en face. Calmement, il tire le trousseau de clefs de sa poche et le fait balancer entre nos deux visages. Son regard ne quitte pas le mien, je ne peux pas m'en détacher.

– Tu n'es pas ici, Émile. Tu n'es pas dans le musée. Sais-tu où en réalité tu te trouves ?

– Je…

– Tu es endormi dans ton lit. Tu sommeilles, tu fais un rêve. Tes paupières sont fermées. Tu dors.

Les clefs scintillent dans leur mouvement de va-et-vient. Les yeux du Dr Blackfell apparaissent et disparaissent derrière. Je me sens fatigué. Je suis très fatigué. Mes yeux se ferment.

– Tu dors profondément. En ce moment, tu fais un rêve.

Tout à coup, la porte s'ouvre, me tirant brutalement du brouillard qui envahit mes pensées. Le pas décidé de Mlle Alicia résonne sur le parquet. En robe de chambre,

les cheveux ébouriffés, elle réajuste son lorgnon comme si sa vision lui jouait des tours. Elle me rejoint, une lampe dans une main, et de l'autre me tire à elle. L'Anglais se redresse.

– Nom d'un p'tit bonhomme en bois ! Milo ! tu te promènes, à cette heure ? Et en chemise de nuit ? J'ai failli avoir une attaque en trouvant ton lit vide !

Puis elle darde sur l'Anglais un regard à fissurer un mur de briques.

– Et vous, docteur Blackfell, que faites-vous là ?

– *Quite simple, Miss Alicia*. Curiosité professionnelle. Avant de partir à Londres, j'ai voulu jeter un coup d'œil aux collections de mon éminent collègue et prédécesseur.

– En pleine nuit ?

– Demain, je n'aurai plus le temps. Nous partons très tôt, Irène et moi. *Anyway…* Notre Émile est un petit héros. Il m'a entendu de sa chambre, et n'écoutant que son courage il est descendu voir ce qui se passait. N'est-ce pas, Émile ?

Tous deux me fixent et j'acquiesce. Mlle Alicia n'a pas l'air convaincue. Le Dr Blackfell ne lui laisse pas le temps de réagir. Il incline son chapeau, nous dit bonsoir et quitte la pièce à grands pas. Je l'entends monter se coucher. Mlle Alicia m'inspecte, me serre brièvement contre elle, puis referme derrière nous les portes du domaine de mon père. Nous remontons vers nos chambres. Ces émotions m'ont épuisé. Mes idées sont confuses, j'ai du mal à récapituler les événements. Dans l'escalier, j'arrête Mlle Alicia et murmure :

– Vous savez, je l'ai vu voler quelque chose.

– Ça ne me surprend pas. Demain, nous en parlerons avec Irène. Ça lui ouvrira peut-être les yeux sur la personnalité de son nouveau mari. Pour l'instant, au lit, monsieur le héros.

En parler avec maman ? Inutile, à mon avis. Je pense qu'elle défendrait encore son Dr Blackfell, même s'il décidait de mettre le feu à la maison.

Chapitre 2
Le gentleman envoûteur

– Milo ! Mademoiselle Alicia ! Comment osez-vous insinuer que mon mari est un voleur ? Alec est un gentleman.

– Mais maman, je t'assure que le Dr Blackfell a pris quelque chose dans le musée.

– Eh bien, quoi ? Qu'il prenne ce qu'il veut. C'est lui, l'homme de la famille. Presque tout ce qui est à nous est à lui, maintenant. Et ce qui ne l'est pas, je le lui offre avec plaisir.

Dehors, le jour se lève à peine. Notre domestique aide le cocher à charger les bagages sur la voiture prête à partir. Maman a revêtu sa toilette de voyage en cachemire. Elle plante une dernière épingle dans son petit chapeau orné d'un ruban mauve. Puis ses yeux quittent le miroir du vestibule et elle se tourne vers moi :

– D'autre part, quand nous reviendrons de Londres, tu t'efforceras de ne plus appeler Alec « Dr Blackfell », mais de dire « papa ». Ça lui fera plaisir, et à moi aussi.

Découvrez **Chat Noir**,
une trilogie du même auteur

La Légende du jardin des Ombres

Yann Darko

Cette édition électronique du livre
La Légende du jardin des Ombres
de Yann Darko a été réalisée le 10 février 2021
par Françoise Pham et Melissa Luciani
pour le compte des Éditions Gallimard Jeunesse.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en février 2021, en Italie,
par l'imprimerie Grafica Veneta S.p.A
(ISBN : 978-2-07-513547-4 – Numéro d'édition : 357877).

Code sodis : U29025 – ISBN : 978-2-07-513548-1
Numéro d'édition : 357878

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications
destinées à la jeunesse.